



# Demeures et maisons de Maîtres

à découvrir  
à pied  
ou à vélo

Saint-Barthélemy  
d'Anjou

[www.ville-saint-barthelemy-anjou.fr](http://www.ville-saint-barthelemy-anjou.fr)

20 et 21 septembre 2008  
Journées européennes du Patrimoine

## Circuit Nord

### 1 - Le moulin des Hardouinières

En ce lieu, un hébergement vulgairement appelé la Hardouinière est évoqué en 1399, dans le Chartier de l'Hôtel-Dieu d'Angers.

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, le meunier Jean Peinguet exploite à cet endroit un moulin à chandelier, modèle très répandu en Anjou. La suite est prise par André Ménard qui en 1870, va faire construire à la place un moulin tour d'une hauteur impressionnante de 17 mètres, les murs faisant à leur base plus d'un mètre d'épaisseur. Sa construction a duré un an. Chaque dimanche, c'était pour les habitants du bourg une occasion de promenade, on venait suivre l'avancement des travaux !

Ainsi, pendant près d'un siècle, plusieurs générations de meuniers, tous de la famille Ménard se sont succédés ici. Quelquefois, le meunier emmenait les sacs de grain au moulin à eau de Corzé où le courant du Loir se substituait au vent défaillant.

Pendant la guerre 39-45, les voisins venaient se réfugier dans sa cave, et en août 1944, au moment du départ des Allemands, les Américains l'utilisèrent comme poste d'observation. En 1949, le moulin avait perdu ses ailes mais continua un temps de fonctionner avec un moteur diesel, pour s'arrêter définitivement en 1953. Plus tard, son mécanisme fut vendu et aujourd'hui cette belle tour est aménagée en logement sur cinq niveaux auxquels on accède de l'un à l'autre par des échelles de... meunier.



### 2 - La Venaiserie

Le terme de Vénaiserie désigne un lieu destiné à loger des équipages de chasse. C'était au XII<sup>ème</sup> siècle le rendez-vous des comtes d'Anjou, à l'orée de la forêt de Verrières.

On sait peu de choses sur ce lieu si ce n'est qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle existait déjà une maison de maître avec de nombreuses dépendances. Lechat de Tessecourt, ancien conseiller général, en était propriétaire en 1810, puis ce furent les De Sarrebourg et L'Estourbillon qui l'occupèrent jusqu'en 1926. Le château actuel aurait été construit par ces familles

vers 1850 sur les bases de l'ancien logis, puis agrandi en 1865. C'est un bâtiment aux proportions harmonieuses, constitué d'un corps central sur deux niveaux et flanqué de deux ailes en retour d'équerre à trois niveaux. Depuis l'entrée principale, on accède dans les étages par un large escalier à volées droites, aux marches d'ardoise et rampe de tuffeau, ainsi que par deux autres escaliers en vis logés dans d'étroites tours hors œuvre situées dans les angles formés par le bâtiment central et ses ailes.

Les appartements sont éclairés par de grandes baies vitrées surmontées de châssis de tympan. La travée centrale est surmontée d'un fronton avec oculus. Les entablements comportent de belles corniches à denticules.

Le château est encadré au devant de sa façade principale, par deux grandes dépendances qui existaient déjà au temps de l'ancien logis. Elles sont quasiment identiques avec leurs grandes portes cochères, si ce n'est que dans l'une d'entre-elles (qui était le logement des domestiques) on trouve une grande buanderie, une cuisine avec un four à pain, un autre four beaucoup plus petit à côté et un puits situé au centre d'un curieux escalier à volée triple conduisant à l'étage. L'autre dépendance était l'écurie et à son extrémité on y a aménagée une chapelle aux murs décorés de stuc, un autel décoré à l'identique et des peintures de Saint-Barthélemy et Saint-Sébastien.

En 1939, alors que le gouvernement polonais en exil s'installait à Angers et à Saint-Barthélemy, le comte Morstyn, chef du protocole et deux officiers, logèrent à la Venaiserie. Quelques mois plus tard, tout comme à Pignerolle, ce sont des officiers allemands qui ont pris leur place.

Si nous savons peu de choses sur les hommes qui ont bâti ce château. Ils nous ont laissé un beau témoignage de leur passage à Saint-Barthélemy.



### 3 et 3 bis - Maisons de fermiers

Si au nord de la commune, le vignoble était moins étendu qu'au sud, les terres beaucoup moins divisées, étaient plus propices à la culture et à l'élevage. Les maisons de maîtres y sont moins nombreuses, en revanche quelques châteaux et de nombreuses fermes sont répartis sur tout le territoire.

Aujourd'hui, la grande zone industrielle en occupe une grande partie, mais on trouve encore le long des routes les maisons des fermiers et quelques dépendances. Hormis celles de la dizaine d'exploitations agricoles, leur destination a changé pour devenir « résidences pour les gens de la ville ».

Ainsi, en continuant le circuit nord proposé ici, après la Venaiserie, on passera devant Le Fournil (3) nouvellement restauré. Auprès de la belle maison en L, construite au XIX<sup>ème</sup> siècle, existe encore l'ancienne maison d'habitation, datant du XVII<sup>ème</sup> siècle et maintes fois transformée.



Plus loin, Le Petit Mongazon (3 bis) a gardé son aspect d'origine, avec au centre le logement pour le fermier, murs en tuffeau, toit à coyaux de forte pente, et de chaque côté les dépendances dont une grange construite à colombages : pan de bois hourdé de briques, construction peu commune à Saint-Barthélemy où l'on disposait de l'ardoise en abondance.



### 4 - La Claverie

Cet ancien domaine avec maison de maître, forme le temporel de la chapelle du Buisson. En 1536, il appartenait au Sieur Jean Ogier de Beauvois, puis en 1556, à Maître Jean Denis demeurant à Angers. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la Claverie appartenait au chapitre de Saint-Martin d'Angers et fut vendue comme bien national le 8 septembre 1791.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, « Les Grandes Claveries » forment un hameau appartenant à divers propriétaires angevins. La grande maison de maître et le logement pour le fermier appartiennent en 1810 à MM. Deherthe et Defayau puis, en 1825, au chanoine Pierre Daburon de Mantelon, qui avait été doyen de la collégiale Saint-Pierre en 1789.

À son décès en 1830, il donna la Claverie au Grand Séminaire d'Angers, qui devint maison de campagne des séminaristes. Les bâtiments ont été restaurés et transformés par l'architecte Rocques vers 1870 : un corps central et deux ailes en retour d'équerre formant un H, constituait le logement des séminaristes. La chapelle a été construite dans le prolongement de l'une des ailes. Pour cette restauration, on a utilisé des structures métalliques ornées de rosaces pour supporter les poutres des planchers.

Lors de la loi de séparation des biens de l'église et de l'état en 1905, la commune de Saint-Barthélemy refuse l'attribution de la Claverie. La ville d'Angers quant à elle accepte la propriété, qui est transmise à l'hospice d'Angers et en 1912 accueillera l'institution régionale des jeunes aveugles. Les bâtiments subissent quelques transformations, en particulier dans la chapelle où ont été montés des planchers sur deux niveaux.

De 1970 à 1984, la Claverie devient cuisine centrale de la ville, transférée ensuite, tout près de là, dans de nouveaux locaux. Le 19 janvier 1987, Jean Sauvage, président du Conseil Général de Maine-et-Loire inaugure le centre d'activité de jour des Claveries, créé par l'Association Angevine des Parents d'Adultes Inadaptés (AAPAI).

Les bâtiments ont été restaurés en 2000, en conservant les éléments d'architecture et de décoration de cet ancien séminaire. Dans les différentes salles affectées à diverses activités, on y voit encore piliers, chapiteaux, voûtes, les poutres métalliques joliment mises en valeur par l'harmonie des couleurs. Enfin la belle charpente de l'église a été laissée apparente.

Ainsi le Centre de Loisirs de la Claverie, ses bâtiments joliment restaurés et son grand parc paysager, est un lieu d'accueil privilégié pour les nombreux jeunes qui le fréquentent les mercredis et pendant les vacances scolaires.



## 5 - La Saillerie



La Saillerie dépendait au XVIII<sup>ème</sup> siècle de la Claverie et appartenait au chapitre St-Martin d'Angers jusqu'à la Révolution où elle fut vendue comme bien national. Elle était de nouveau à vendre dans les Affiches d'Angers en 1802 : « *La closerie de la Saillerie, commune de Saint Barthélemy, composée de maison de maître, jardin, maison et logements ordinaires pour le fermier, étable, grange avec pressoir, latrines, toits à porcs, cour, issues, jardin, environ 8 journaux de terre labourable et 2 quartiers de vigne...* ». Elle fut achetée par le citoyen Bergen liquoriste à Angers et après plusieurs changements de propriétaires, M. et Mme Amédée Fourny en héritent et reconstruisent en 1878 l'imposante demeure que nous voyons aujourd'hui.

Le bâtiment fait de schiste avec appareillages de tuffeau, se compose d'un grand corps central à trois niveaux élevé sur une cave semi-enterrée et encadré par deux pavillons. La travée centrale, légèrement saillante est surmontée d'un imposant fronton-pignon de lucarne. Toutes les ouvertures, portes et fenêtres sont ornées de corniches et modillons ouvragés. Les pavillons avec acrotères masquant le toit, ne sont pas identiques : le pavillon de droite avec ses grandes baies vitrées pouvait être l'orangerie ; le pavillon de gauche, avec son escalier étroit côté rue devait être réservé au service de la maison. Le parc est planté de nombreuses essences d'arbres dont un séquoia de taille respectable.

Après le décès de Mme Fourny en 1900, le domaine changera encore plusieurs fois de propriétaires et est acheté en 1934 par M. Deblecker qui y ouvre une clinique d'accouchements plus particulièrement destinée à des jeunes femmes en difficulté. En 1958, c'est l'association Bretagne-Normandie-Anjou des religieuses Ursulines qui acquière la propriété pour en faire sa maison provinciale et un foyer de jeunes filles.

Enfin en 1972 l'Institut Rural Féminin de l'Anjou, établi à Brissac et qui prépare le brevet de techniciennes et d'aides-soignantes, s'installe à la Saillerie. C'est aujourd'hui, avec son extension « le Cèdre », un important centre de formation d'aide aux personnes destiné aux jeunes et aux adultes.



## 6 - La Romanerie

S'il est un lieu à Saint-Barthélemy qui a vu passer nombre de personnages importants, c'est bien le château de la Romanerie. Cet ancien fief et seigneurie relevant de la Pignonnière, appartenait au XVI<sup>ème</sup> siècle à la famille de Pontoise. Bertrand de Pontoise, était médecin du pape Alexandre VI. Son fils Gabriel, qui hérita de la Romanerie, fut conseiller et médecin ordinaire du roi Henri II et des enfants de France. Gabriel de Pontoise mort, sa veuve et son fils René, vendirent la Romanerie à Robert Thévin dont le père avait été maire d'Angers en 1518. Les héritiers se partagèrent le domaine qui fut presque aussitôt réuni par un descendant de la famille, Charles Louet, conseiller du roi et maire d'Angers en 1630. Ce beau domaine, les Louet le garderont et l'agrandiront jusqu'à l'extinction de leur famille à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Le porche d'entrée, daté de 1642, marque sans doute la construction du grand logis actuel, avec ses deux ailes fermant la cour d'honneur et son petit tourillon d'angle couvert à l'impériale.

Renée-Louise Louet de la Romanerie, dernière héritière de la famille, et son époux Joseph-Jean de Dieuzie, entreprirent de vastes remaniements. Ces travaux exécutés en 1804 nous valent la gracieuse façade Directoire avec son fronton aux armoiries de la famille. L'entrée, ornée d'un péristyle coiffé d'une balustrade est une fantaisie du XX<sup>ème</sup> siècle. Devant cette façade, un vaste jardin paysager fermé par une douve.

Le comte de Dieuzie a été maire de Saint-Barthélemy de 1815 à 1818. À son décès, en 1830, sa veuve fit aménager dans les servitudes de la cour d'honneur une chapelle à la mémoire du défunt. Différentes toiles qui ornent cette chapelle, furent exécutées par M. Petit de Chemellier, son neveu et donataire. La famille de Chemellier revendra la Romanerie en 1920, à la baronne Le Guay, puis en 1957, elle devient propriété de Victor Chatenay, maire d'Angers de 1947 à 1959. En 1940, alors qu'il en était locataire, il y avait accueilli la famille de Saint-Chamant, chassée de Pignerolle par la réquisition du château. Mme Chatenay accueillit aussi à la Romanerie son compatriote, Sir Edward Kennard, ambassadeur d'Angleterre auprès du gouvernement polonais en exil.

Acquise en 1985 par M. Bon Bétend, traiteur, la Romanerie, demeure de médecins royaux, puis de maires, est devenue hostel-lerie de gastronomie et de charme. Elle a été inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques en 1972.





## 7 - La Pignonnière

La plus vieille demeure de Saint-Barthélemy ; si le lieu est ancien, l'histoire qui nous en est parvenue, l'est tout autant.

Cette histoire commence avec Foulque V dit le jeune, qui avait détaché de la terre de Verrières, au profit d'un de ses fidèles, Jean Pignon, un domaine qui prit son nom. Celui-ci le vendit en 1115 à Robert d'Arbrissel, fondateur de l'ordre de Fontevraud. La première abbesse de Fontevraud, Pétronille de Chemillé, eut là sa maison

de plaisance avec chapelle, au centre d'un fief important. Au logis de forme rectangulaire a été accolée une tour carrée du XVI<sup>ème</sup> siècle, contenant l'escalier. Les façades comportent de nombreuses baies de différentes époques : baies du XVI<sup>ème</sup> siècle, autrefois à meneaux de pierre, ou fenêtre romane emmurée. Au nord, le grand mur de pignon porte encore les traces de la chapelle qui lui était accolée ; un débris de colonne du XII<sup>ème</sup> siècle, dont il reste la base et le chapiteau, et un départ de voûte en berceau. C'est dans cette chapelle que se trouvait au XVII<sup>ème</sup> siècle, une peinture représentant la mort d'une abbesse de Fontevraud. Ce tableau classé monument historique a été déplacé à la Révolution dans l'église paroissiale, où il peut toujours être admiré.

La Pignonnière fut confisquée et vendue comme bien national le 10 février 1791 au citoyen Thouin de la Gaudière pour la somme de 32500 livres. Ce logis a ensuite appartenu à Ollivier de Préneuf, puis à la famille Petit de Chemelier de 1852 jusqu'à sa vente en 1913, à Henri Dolbois, un agriculteur qui en était déjà locataire. En 1970, la Pignonnière se trouvant dans la zone d'aménagement de la zone industrielle a bien failli disparaître. Elle fut sauvée grâce à l'intervention de Henri Enguehard, architecte des monuments historiques, et vendu à Marius Lesourd, un entrepreneur qui s'engagea à la restaurer dans le respect des règles de constructions anciennes. Ses propriétaires actuels ont créé un environnement paysager, dans la tradition de l'art des jardins, mettant en valeur cette noble demeure.

Ainsi pouvons-nous admirer le prieuré de Pétronille, portant encore les traces de ses origines du XII<sup>ème</sup> siècle.

## 8 - Le Colombier

Dans les chartes anciennes de Fontevraud, le lieu est déjà évoqué en 1192 et 1246 sous le nom de Columberium.

Ancienne maison noble avec chapelle, jardins et vastes clos de vigne, appartenant dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle à Claude Pocquet de Livonnière, plus tard à Mme Robert des Marchais. Il s'y tenait des réunions demi-élégantes et demi-littéraires.

Dans son dictionnaire historique, Célestin Port nous le décrit comme « un beau châ-

teau moderne aux héritiers de Mme de Villemorge, formé d'un grand corps de logis rectangulaire dont la cour s'ouvre par un élégant portail XVIII<sup>ème</sup> siècle, de même style que celui de la chapelle, qui s'élève tout à l'entrée à gauche ». Deux dessins de M. Antoine Dubois, architecte, en témoignent.

Le domaine restera propriété de la famille Brillet de Villemorge jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il appartiendra ensuite à la famille Le Brault de la Morinière.

En 1930, la propriété est vendue à l'association d'action éducative tenue par les Pères Blancs. En 1940, le Colombier est réquisitionné pour recevoir des soldats allemands et en 1944, il est transformé en prison politique.

Les bâtiments détériorés par l'occupation vont être restaurés par un contre-maître condamné pour collaboration. Il se chargea avec d'autres détenus, des travaux et fit même réaliser une chapelle dans l'aile ouest (avec remise en valeur de la charpente). Pour ce travail, tous furent graciés.

Acquis par le département de Maine-et-Loire en 1947, c'est maintenant un centre d'observation de jeunes : étude comportementale pendant quelques mois, en vue de leur orientation vers un centre spécialisé. Le Colombier, comme la Marmitière, dépendent de l'Association de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence (A.S.E.A.).



## Circuit Sud



### 1 - La Castouarde alias La Grange

Si la closerie de la Grange, propriété du chapitre de Saint-Laud depuis XVI<sup>ème</sup> siècle, a disparu en 1990 pour faire place à un petit lotissement, aux numéros 27 et 28 de la rue de la Ranloue subsistent deux bâtiments anciens, rénovés avec bonheur.

Le lieu de « la Castouarde », composé d'une maison de maître et d'un logement pour le fermier, dépendait au XVI<sup>ème</sup> siècle du domaine de la Ranloue et appartenait à François Fouquet, marchand drapier, ancêtre de l'illustre Nicolas Fouquet, le surintendant des finances de Louis XIV.

De 1652 et jusqu'aux lendemains de la Révolution, la Castouarde a toujours appartenu à une même famille : les Esnault, des avocats et aussi un chanoine. Elle a ensuite appartenu aux Maunoir de Loiré pendant pratiquement tout le XIX<sup>ème</sup> siècle. Nicolas Maunoir était juge au grenier à sel de Candé. Sa fille Julie qui en hérita, vendit à Pierre Denis Dolbois en 1888.

Le destin des deux maisons se sépare à la succession de M. Dolbois : sa fille Marie, épouse de René Pinier, maraîcher, se voit attribuer avec d'autres biens, la vieille grange, tandis que son fils Pierre, curé de la Salle-Aubry (M&L) hérite de la ferme, qu'il revendra en 1949 à Joseph Robert.

Au numéro 27, se dresse la maison de maître avec une chambre basse ornée d'une belle cheminée, une chambre haute et grenier, auxquels on accède par un curieux escalier à volée droite se poursuivant par une volée en vis. La maison n'était pas bien grande mais joliment construite. Ce devait être un pavillon de chasse à l'origine. Elle perdit au cours des siècles cet usage pour ne devenir que simple grange et remise, peu à peu délaissée. Quand, à partir des années 1970, la commune commença son important développement, elle fut naturellement intéressée par ces terrains proches du centre-bourg. Elle les acheta pour y faire construire des maisons individuelles. La vieille grange fut conservée avec l'intention d'en faire un bâtiment communal ; mais le projet fut abandonné. Ainsi les années passèrent et le bâtiment ne tarda pas à se dégrader.

Un heureux événement se produisit alors : la société d'édition ICEDAP, installée juste à côté, cherchait à s'agrandir. La mairie fit une proposition et la vente fut conclue en 2000. La restauration fut réalisée en 2002 avec le concours de l'architecte des Bâtiments de France. Cependant la cheminée et l'escalier ne purent être sauvés. Ainsi par son changement de destination, la vieille grange a été solidement réhabilitée pour traverser d'autres siècles.



Au numéro 28, la longère, nommée autrefois « la Petite Castouarde », fut reconstruite en 1764, comme en atteste la pierre gravée au dessus d'une porte. Trois chambres de 6 mètres de côté se suivent, dont l'une avec cheminée et four à pain. Au dessus, le grenier est couvert d'une belle charpente avec entrails et aisseliers, dégagant d'importants volumes. Déclarée démolie lors de son achat par Pierre Dolbois en 1888 (le gros œuvre ayant été conservé), elle a été réhabilitée en maison d'habitation avec étable attenante. Au cours du temps, les deux premières pièces avaient été divisées par des cloisons, la troisième pièce servant de remise.

Quand la maison fut vendue en 1984, ses nouveaux propriétaires ont démolit toutes ces cloisons et ouvert les portes qui avaient été condamnées, redonnant ainsi à cette demeure ses beaux volumes d'origine. Elle a ensuite été restaurée en extérieur : remise en valeur des murs de schiste et réfection des appareillages de tuffeau.

Nous avons là une bien belle maison de ville !

## 2 - La Ranloue

La Ranloue est un souvenir du XVI<sup>ème</sup> siècle dans la plus grande partie de la composition de ce gracieux édifice. C'est Pierre Dugrat, un marchand drapier d'Angers qui fit construire la Ranloue à l'emplacement d'un ancien château. Par héritage, elle advint ensuite à François Fouquet, lui aussi drapier et ancêtre de Nicolas Fouquet, le surintendant des finances de Louis XIV. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, elle changea plusieurs fois de propriétaires. Sa vente en 1708, à Pierre Nicolas seigneur de la Thibaudière, en donne une description détaillée où le pressoir et les vignes dépendant du domaine sont bien plus valorisés que la demeure. Il est vrai que le vin de Saint-Barthélemy était particulièrement apprécié à cette époque !

Elle est restée pendant presque tout le XIX<sup>ème</sup> siècle dans la famille d'Olivier Gagnard, avocat à Angers et à partir de 1908, à la famille de Becdelièvre, jusqu'à sa vente à la ville en 1974. La demeure était alors en très mauvais état et la décision de la sauvegarder fut difficile à prendre, mais à la vue du résultat on ne peut que s'en réjouir.

Cette curieuse maison à l'architecture complexe, due sans doute à ses agrandissements au cours des siècles, a été entièrement restaurée entre 1978 et 1982 pour devenir une bibliothèque. Agrandie en 1999, elle devient une médiathèque, le bâtiment ancien ayant conservé son aspect d'origine.

À l'intérieur, on y voit encore six belles cheminées datant du XVIII<sup>ème</sup> siècle. À cette époque, pour être mieux chauffé, on réduisait les dimensions des cheminées. Subsistent également un potager et un four. Le jardin entouré de murs de schiste a été réaménagé en 1992 et si la douve du XVI<sup>ème</sup> siècle a disparu, il s'est enrichi d'un labyrinthe et de belles plantations d'arbres fruitiers et de rosiers. Les deux pavillons dits « vide bouteille » ou « folies » ont eux aussi été restaurés.

Le manoir et les deux pavillons sont inscrits à l'inventaire des Monuments Historiques depuis 1977.



## 3 - Les Rangeardières

Au milieu d'un parc, cette maison de maître des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup>, est constituée d'un perron à volée double donnant accès aux appartements élevés au-dessus des anciens celliers. C'est la caractéristique des logis de maîtres vigneron.

De la toute première habitation, nulle trace. Pourtant, dès 1353 est mentionné « un hébergement appelé Renjardière ». Il devait, dans les siècles suivants, appartenir à un riche bourgeois d'Angers, Colas Roustille, dont la descendance avait le privilège de « tailler monnaie ».

La propriété appartint ensuite à Pierre Le Sourd, receveur de la capitation, qui la fit agrandir et posa la première pierre du nouveau bâtiment en 1760. Proposée à la vente dans les Affiches d'Angers, en 1779, on insiste sur la qualité de la construction, sur son confort moderne (les cheminées) et sur la situation privilégiée du vignoble. Les Rangeardières seront vendues à Charles Mabile négociant et consul des marchands à Angers. Puis ce fut Claude Paruit d'Emery, trésorier payeur général de Maine-et-Loire qui l'occupa et la vendit en 1817 à Louis Joseph Pavie, imprimeur à Angers. Homme de lettres, Louis Pavie y reçut Chevreul, Sainte-Beuve, Victor Hugo et maintes fois son ami le sculpteur David d'Angers. Dès 1822, il avait créé « l'Académie des Rangeardières » pour remplacer l'Académie Royale dissoute à la Révolution. À son décès, en 1859, ses fils Victor et Théodore ne gardèrent pas longtemps la propriété qui fut d'abord vendue à un fabricant de clous d'Angers, puis acquise en 1878 par Mme Bricard, belle-mère de l'écrivain et académicien René Bazin qui en hérita en 1902. Habitant Paris, il y venait six mois par an et y composa la plus grande partie de son œuvre.

Cette maison reste empreinte du passage de ces hommes de culture qui en ont fait un « logis de lettres ». C'est la raison pour laquelle le ministère de la culture l'a inscrite, avec son parc, à l'inventaire des Sites Pittoresques du Maine-et-Loire.

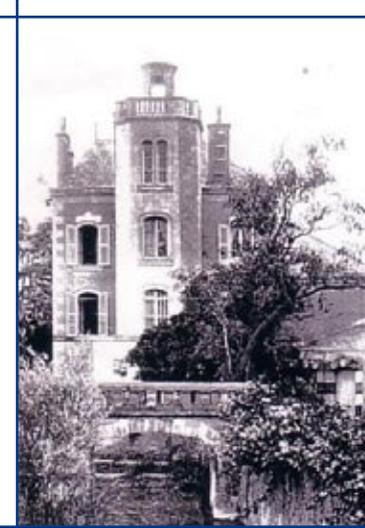
## 4 - La Croix de Cheminée

Le lieu de la Croix de Cheminée : plusieurs marques de l'histoire de la commune.

**La ferme de la Croix de Cheminée**, comme les closeries voisines, dépendait du Chapitre de Saint-Laud. À la veille de la Révolution, Maurice Buret de « la Reue » en était propriétaire. En 1810, la Croix de cheminée appartenait à Henri Joulain qui habitait Paris, puis ensuite à Auguste Lemesnager son gendre. À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la propriété avait été achetée par les Martin Fortis et restait dans la famille jusqu'en 1948. Cette ferme avait toujours appartenu aux propriétaires successifs du domaine de la Reux. Il en reste aujourd'hui, en bordure de rue, cette authentique dépendance.

**La Croix de Cheminée**, à l'entrée du bourg était le lieu de la justice patibulaire, alias le gibet. Il se trouvait dans le grand clos de la petite cheminée. « Des pendus à la vue de tous ». À l'intérieur de la croix a été gravé le nom d'Anais de la Reux... Qui était-elle ?

**La Petite Gare** de la ligne de chemin de fer Angers / La Flèche, ouverte en 1882, a été construite en 1891, à la demande insistante de la commune, pour faciliter l'acheminement des vins et autres produits agricoles. En raison de l'exiguïté de son logement, la garde-barrière qui délivre les billets, était obligée de recevoir le public dans sa cuisine ! Le service voyageurs de la ligne Angers / La Flèche a été arrêté en 1939 et la ligne sera définitivement supprimée après la guerre.



## 5 - La Reux

Route d'Angers, face à la barre d'immeuble de la Paperie, arrêtez-vous devant une colonne pyramidale dont nul ne connaît l'origine. À cet endroit, imaginez cette haute maison, semblable à ces manoirs anglais, avec sa tour saillante formant belvédère doté d'un lanternon. Devant la maison, une cour d'honneur puis une belle douve qu'enjambe un petit pont romantique et autour, de grands arbres d'essences diverses.

Le lieu de « la Ruë », déjà évoqué au XVII<sup>ème</sup> siècle, dépendait du Chapitre de Saint-Laud. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la Reux a toujours appartenu à une même famille, les Joulain – Lemesnager, puis à partir de 1899, aux Martin Fortis – de Beauregard qui ont fait construire cette maison à l'emplacement des trois bâtiments de la demeure ancienne. En 1958, ils vendent la maison et son parc à Albert Bergue, quincaillier de Mayenne venu s'installer à Angers. Ils conservent les terres, où paissaient encore vaches et chevaux jusqu'à ce qu'elles soient vendues en 2007 pour y construire le nouveau lotissement de la Reux. Cette maison atypique, laissée à l'abandon, a été détruite en 1981 pour élargir la chaussée ; il ne reste plus que quelques grands arbres ornant un petit jardin public et son éniématique édifice.

## 6 - Le Chêne Vert

De la belle closerie du Chêne Vert, il ne reste plus, juste avant le pont qui enjambe la rocade Est, que les ruines d'un bâtiment.

À l'arrière des bâtiments de ferme, avait été construite une belle demeure de style anglo-normand rappelant les villas de Deauville. Elle avait été commandée par Charles Blondeau en 1904.

En 1950, le Chêne Vert est acheté par les sœurs de la Pommeraye qui ont ouvert à côté, à la Belière, l'orphelinat de Bethléem. La maison de maître était occupée par les sœurs et des jeunes filles qui travaillaient comme aides-ménagères, alors que la ferme était louée à des fermiers, M. et Mme Colombeau. En 1965, le Chêne Vert fit la une des journaux : un gigantesque incendie détruisit les bâtiments d'exploitation agricole. La communauté religieuse propriétaire, ne pouvant faire les travaux, rétrocéda la ferme à leur locataire qui en continuera l'exploitation jusqu'à sa démolition en 1990. On y a fait passer la rocade de contournement Est d'Angers.







## 7 - Le Pressoir Franc

À l'origine en ce lieu, un avocat, René Legouz, possédait une petite maison : deux chambres basses pour le closier, deux chambres hautes au-dessus pour le maître, une grange et le pressoir, un jardin de deux boisselées, quelques terres, vignes et prés.

En 1726, ses héritiers, peu fortunés, en firent quatre lots : l'un prit les chambres basses, l'autre les chambres hautes (etc...), pour utiliser une pratique actuelle, la « vente par appartements », que devaient aggraver par la suite de nouveaux partages et des ventes.

C'est René Commeau du Vivier, bourgeois d'Angers, qui a reconstitué le domaine et transformé le modeste vendangeoir en une ravissante folie du XVIII<sup>ème</sup> siècle, telle que nous la voyons aujourd'hui avec son joli perron à trois volées, ses colonnes adossées, son attique à

balustres. Il est aisé de reconnaître la main de Bardoul de la Bigotière, l'architecte de Pignerolle. Les fondations de la précédente habitation ont été conservées. Dans l'une des chambres basses on y voit encore un très beau four à pain dont le foyer se trouve curieusement dans la chambre voisine. La maison était entourée de jardins : parterre devant, bosquets derrière, où subsistent les vestiges de quelques fabriques, édifices divers qui venaient compléter sa décoration.

En 1788, Victor Bodi, avocat à Angers, acquiert le Pressoir Franc pour la coquette somme de 15 600 livres. Homme raffiné, bibliophile, il y avait réuni 1300 volumes, chiffre considérable à l'époque. Très estimé des angevins, il sera en 1787 député à l'Assemblée provinciale. Pendant la Révolution, son positionnement royaliste lui coûtera la vie et la propriété fut vendue en 1793 comme bien national, aux citoyens Gaultier d'Angers. Elle restera dans cette famille jusqu'en 1866. Georges Bordeaux - Montrieux, dirigeant de la Société des Ardoisières de l'Anjou l'achètera ensuite en 1897 et resta dans cette famille jusqu'en 1933.

La maison changea maintes fois de propriétaires, et en 2005, la folie XVIII<sup>ème</sup> est bien défraîchie. Ses nouveaux propriétaires entreprendront d'importants travaux de restauration de la construction et du jardin qui avaient été un temps transformé en verger. La belle demeure du Pressoir Franc a ainsi retrouvé tout son lustre au milieu de son parc.

## 8 - La Beillerie

Plaine de charme, cette belle maison de maître a la solidité de la bourgeoisie d'autrefois. Elle se cache derrière un mur d'arbres mais elle se montre dès que l'on a fait quelques pas dans l'allée conduisant à son seuil. L'entrée principale se trouve en fait de l'autre côté ; on y accède par une belle allée bordée d'une double rangée de marronniers.

L'origine de la propriété remonte au XVII<sup>ème</sup> siècle et en 1810, elle appartenait à Madame Desvareilles de Saint-Hillaire. Cette dame qui habitait Angers, devait venir s'y reposer et respirer non loin de la grande ville, l'air pur de Saint-Barthélemy ; la commune ne s'appelaient-elle pas « Bon Air » au temps de la Révolution ? Elle possédait aussi la ferme de la Grange dans le centre du bourg. En

1848, la Compagnie des Chemins de Fer d'Orléans avait acheté de nombreuses terres en bordure de la commune pour y construire la ligne d'Angers à Saumur ; le parc de la Beillerie s'en trouva réduit. En 1889, elle fut achetée par Simone d'Anthenaise, supérieure de Bellefontaine. Elle y fit construire une chapelle aujourd'hui remarquablement conservée. Dans les années 1940, la propriété, qui appartenait toujours aux d'Anthenaise, servait de centre aéré pour les enfants des patronages des paroisses de Saint-Barthélemy et de Saint-Joseph-d'Angers.

La Beillerie, avec son parc de deux hectares, a conservé l'apparence d'une agréable « campagne ».



## 9 - L'Oisonnière

Le lieu de l'Oisonnière, maison, courtil et vignes est déjà évoqué en 1389 comme appartenant à un dénommé Jean Le Bègue.

Domaine ecclésiastique pendant plusieurs siècles, il fut vendu comme bien national en 1795 à Jacques Terrien, épicier à Saint-Barthélemy. L'Oisonnière restera propriété de la famille Terrien pendant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle. La maison bourgeoise visible aujourd'hui à été construite par cette famille de négociants angevins. Ce logis à l'architecture élégante est bâti sur deux niveaux, avec en son centre une tour d'escalier couverte par un toit hexagonal. L'étage était souligné par un double chaînage en cordon saillant, de même que les fenêtres étaient surlignées d'un même cordon.

En 1901, l'Oisonnière est acquise par Alphonse Chevalier. Sa fille Mathilde était bien connue et estimée des Bartholoméens : artiste peintre, elle reproduisait les maisons du bourg et la campagne environnante. Elle a réalisé aussi des décors pour les séances théâtrales du patronage. À cette époque s'étendait encore un vignoble entre l'Oisonnière et la Mauricerie. De 1940 à 1971, M. Tessard y dirigea un petit centre hippique.

La belle maison avait perdu peu à peu de son élégance : les façades avaient été ré-enduites au ciment et les appareillages des façades disparurent. La toiture avait été refaite à moindre coût, mais revendue en 2003, ses derniers propriétaires ont entrepris la restauration du logis, à commencer par cette toiture, qui tout de suite redonna à la demeure son aspect agréable. Si les terres de l'Oisonnière sont devenues lotissement, la maison de maître remise en valeur a conservé son jardin d'agrément entouré de beaux murs de schiste.

## 10 - Le château de Vaugoyeau (ESAP)

Ce château, construit en 1846, est une grande habitation classique du XIX<sup>ème</sup> siècle à corps central entre deux ailes saillantes, qu'avoisine une chapelle Néo-Renaissance construite en 1867.

Le domaine de Vaugoyeau est évoqué dès le XIII<sup>ème</sup> siècle comme étant la propriété de l'abbaye de Chaloché (commune de Corzé). Il est acheté en 1791 par Henri Pierre Delaâge, officier républicain sous la Révolution puis général de l'Empire. À cette époque, il n'existe ici qu'une modeste maison de maître et deux logements de fermiers. Henri Pierre Delaâge est un personnage suffisamment important de l'histoire de France, pour qu'à l'évocation du lieu où il a vécu et où il est mort, on lui consacre quelques lignes :

Henri Pierre Delaâge naquit à Angers, en 1766. Son patriotisme et son inclination pour le métier des armes le fit, en 1791, prendre

partie dans le premier bataillon des volontaires de Maine-et-Loire, que commandait Beaupaire, et où il reçut le grade de sous-lieutenant des grenadiers. Déjà possesseur d'une belle expérience militaire, Delaâge se lança dans une étude sérieuse de la tactique militaire et fut alors appelé dans la « Grande Armée ». Il se signala en Italie, en Allemagne, en Prusse et en Pologne, sous les ordres des généraux Lanne et Massena. (suite page suivante)





L'empereur alors le récompensa de ses nombreux services en le nommant baron de Saint-Cyr, du nom de ce lieu qui fut le théâtre d'une de ses actions les plus glorieuses. Il était aux batailles de Marengo, d'Austerlitz. Il fit la campagne de Russie, sous les ordres du maréchal Ney, en qualité de chef d'état-major. À Moscou, l'Empereur le nomma général de brigade.

Delaâge se retira dans sa campagne de Vaugoyeau où il vécut sans faste, sans se prévaloir de ses honneurs passés. La vigne, les fleurs, les roses surtout où il avait fait de belles créations, étaient l'objet habituel de son amour et de son étude. Son corps repose, avec les siens, dans la chapelle du parc.

Son fils hérita de la propriété ; c'est lui qui fit construire le château. Le domaine comprenait en plus des terres de Vaugoyeau, la Lignerie, le Joc et la Gemmetrie. Toutes ces terres étaient alors plantées de vignes. La propriété passe par successions à Henri et Jules de Laâge puis au commandant Gaston de Beauchamp, maire de la commune de 1930 à 1935.

En 1953, Vaugoyeau est acheté par Monseigneur Roche qui avait été chargé, conformément à des directives pontificales, d'y fonder un établissement de « l'Opus Cenaculi », un institut séculier, maison commune où les membres prêtres et laïques peuvent se retrouver pour les retraites, les sessions ou le repos.

Vaugoyeau sera acheté en 1984 par l'association de gestion de l'école technique de la Baronnerie, aujourd'hui école d'ingénieurs. Une partie du parc a vu la construction de plusieurs bâtiments destinés à l'enseignement tandis qu'une autre partie, cédée à la commune, est devenue le « parc de l'Europe ». Toutes les terres de l'ancien vignoble ont été urbanisées.

## 11 - La Lignerie

Cette maison de vigneron a été construite en 1745 sur un affleurement de schiste. Sa cave est donc au niveau du sol et l'appartement du closier auquel on accède par un perron à volée double, a été construit au dessus. Un solide pressoir aux murs et à la charpente remarquables est accolé à la maison.

Le lieu est déjà évoqué au XVI<sup>ème</sup> siècle. Le noble et discret Etienne d'Alencé, chanoine d'Angers, en est propriétaire en 1528 ; la haute construction de schiste apparent pourrait être de cette époque. En effet, la maison de 1745 construite perpendiculairement, en masque une fenêtre. En 1813, la Lignerie appartient à M. Delaunay, président de la cour impériale d'Angers.

En 1878, la maison, ainsi que les terres autour, appartiennent à Henri et Jules de Laâge, (voir château de Vaugoyeau). En 1928, le tout sera vendu à la Société des Ardoisières Larivière qui fera construire sur les terres situées à l'est de la maison, la cité ouvrière « une série de maisons jumelées avec jardin, construites aux frais de la société pour y loger sa nombreuse main-d'œuvre... ». La maison a été conservée et servait de dispensaire pour les ouvriers de la cité voisine ; les soins étant assurés par les Petites Sœurs des Pauvres. La maison de la Lignerie a été vendue à M. Rannou qui travaillait aux Ardoisières comme instituteur. Il était breton et la société des ardoisières apportait à son personnel breton en particulier, une formation scolaire.

Cette belle et discrète demeure est bien préservée au milieu des arbres.



Entre la route de Beaufort et la rue de la Pellerinière, s'étendait au XV<sup>ème</sup> siècle le fief de Chauffour appartenant à Robert Asse, le seigneur du lieu. Le domaine comprenait aussi la Jaudette (12) et les Héraudières (16). En 1600, y demeurait Jehan Damours, conseiller au parlement de Bretagne. Mathieu Damours, seigneur de Chauffour, épousa une Québécoise, Marie Marsolet, et fonda ainsi l'une des plus anciennes familles françaises au Canada. Il fut membre du premier conseil souverain de Nouvelle France de 1664 à 1695. Le fief appartint ensuite à Pierre Audouys, un avocat angevin s'intitulant « seigneur de la Cléaudière » (les Héraudières). Décédé en 1712, il fut inhumé dans l'église de Saint-Barthélemy. Lorsque l'église fut modifiée au XX<sup>ème</sup> siècle, sa pierre tombale qui se trouvait sous les bancs de la nef, fut transportée dans le cloître de l'hôpital Saint-Jean à Angers.

## 12 - La Jaudette



En 1800, la Jaudette appartenait, au Sieur Joulain de la Reux, puis en 1819 à Casimir Dulandreau qui fit agrandir le logis tel qu'on le voit encore actuellement. Jolie maison de maître avec sa cave semi-enterrée. On accède au logement par un bel escalier double. Jardin d'agrément et douve devant. À l'arrière les dépendances forment avec la maison une cour intérieure complètement fermée.

La Jaudette appartiendra plus tard aux De Bermond qui feront construire les nombreuses dépendances : boulangerie, serre, poulailler... puis en 1910, Charles Briant, maître d'hôtel, en devient propriétaire. Lucien Clément acheta la Jaudette en 1921 et l'offrit en cadeau de mariage à sa fille et à son gendre Jean Dauchez. Jeune diplômé à 23 ans de l'Ecole Supérieure d'Agriculture et de Viticulture d'Angers, il sut produire un excellent vin blanc qui se vit plusieurs fois récompensé au Concours Général Agricole de Paris. Dans les années 1950, l'exploitation viticole commença alors à décroître pour s'arrêter définitivement en 1970, date à laquelle la Jaudette et toutes ses terres furent rachetées par la commune pour en faire un centre et parc de loisirs.

Le logis fut entièrement restauré. On peut encore y voir de belles cheminées, un potager et la belle charpente laissée apparente. Les dépendances réhabilitées et agrandies, constituent autant de lieux d'animations et de réceptions. La douve même est devenue source de loisirs : empoissonnée, on peut y pratiquer la pêche à la ligne !



**A** la limite des paroisses de Saint-Barthélemy et de Trélazé, s'étendait au XVI<sup>ème</sup> siècle le fief et seigneurie de la Guérinière, relevant de la châtellerie de Fontaine Milon. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, le magistrat François-Charles Pays Du Vau, ancien maire d'Angers en était le seigneur. Le fief de la Guérinière s'étendait alors au domaine la Morlière, ainsi qu'à une partie des terres et vignes dépendant de l'Humeau Blanc, des Hauts-Bois et de la Huetterie.

### 13 - L'Humeau Blanc

Dans un aveu de 1564, Maître René Jarry, contrôleur au grenier à sel d'Angers, déclare son lieu du « Petit Hommeau Belin » comme dépendant du fief de la Guérinière. Cette dépendance se poursuit jusqu'à la Révolution. L'Humeau Blanc : un ensemble de maisons transformées, rénovées au cours des ans, l'une d'entre-elles a gardé ce bel aspect authentique : la closerie. Elle est composée de deux maisons d'habitation, d'un pressoir et d'une écurie. Ainsi décrite dans les matrices du cadastre napoléonien, elle appartenait à M. Lefaucheux, épicier à Angers en 1810. En 1865, Philippe Morin y habitait, puis ce furent les Renou d'Angers de 1872 à 1910. Entre temps, le pressoir et l'écurie furent vendus à Théodore Lecomte qui habitait la Mauricerie. En 1910, Jean Clamens d'Angers, avait racheté maison et pressoir. Avec les 11 hectares de terres dont trois de vignes qu'il possédait ici et à la Pellerinière, il était, en 1920, le sixième viticulteur de la commune et produisait encore plus de 1000 hectolitres de vin ! L'Humeau Blanc appartint ensuite à plusieurs propriétaires (qui devaient louer) : Edouard Gallais de Saint Jean des Mauvrets en 1913; Bernard Baugas, industriel à Chemillé en 1943. Une closerie qui, comme d'autres à Saint-Barthélemy, a longtemps appartenu à des bourgeois d'Angers, pour subsister aujourd'hui en un petit groupe de maisons de ville.



### 14 - Les Hauts-Bois

Propriété du XVII<sup>ème</sup> siècle, la maison de maître a été agrandie au XIX<sup>ème</sup>. Devant la cour d'honneur, la demeure se reflète dans une longue douve qui a été coupée en deux pour permettre l'accès direct à la route. La cour est en partie fermée par les dépendances : logement du fermier, pressoir, étable et remise. Sur la droite, entouré de murs, existait un grand potager. Le lieu appartenait à M. Duvivier en 1813, puis à René Louis Rocher en 1823. Ensuite, et pour plus d'un siècle, ce fut le domaine des Richou, famille de notaires, qui avaient des terres sur une grande partie Est de la commune : les Hauts-Bois, les Landes, l'Aumerie, le Miroir, Bois Boulet, la Huetterie, la Petite Verrière, les Lévauderies, les Ambillons, le Clos du Pavement, pour un total d'environ 23 hectares... et bien d'autres terres à Trélazé. Mathurin Richou, dont la vigne avait été dévastée par le phylloxéra en 1880, fut l'un des quelques propriétaires à replanter de grands frais des cépages français greffés sur des plants américains. La maison des Hauts-Bois a longtemps été louée à plusieurs familles, mais elle n'était plus entretenue depuis des décennies. Vendue en 1999, ses nouveaux propriétaires, qui ont obtenu le label de la Fondation du Patrimoine, ont entrepris sa restauration.

### 15 - La Huetterie



Logis du XVI<sup>ème</sup> siècle, la maison du closier est contiguë à la maison de maître. Le tout est entouré de murs d'ardoises bien conservés (au XIX<sup>ème</sup> siècle cela permettait de payer moins de taxes). Côté route de Trélazé, belles grilles et portail en fer forgé ; côté jardin, élégant clocheton à pente du toit. On trouve ici les douves jadis si nombreuses. La douve située devant la ferme débordait parfois et envahissait la maison du closier. Dans la fond du jardin d'agrément, une autre douve dans laquelle on descend par un large escalier d'ardoise. À l'intérieur, la chaleur d'une demeure ancienne : de solides poutres apparentes, de

belles cheminées, des panneaux menuisés couvrant le bas, les murs et encore le potager dans la cuisine. En 1776, la maison avait été agrandie côté jardin. Elle appartenait à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à Aimé Durocher des Faveries, premier maire de Saint-Barthélemy nommé par le Préfet en 1800, et par succession à M. de la Fontenelle des Faveries. En 1880, c'est Mathurin Richou, déjà propriétaire des Hauts-Bois qui l'acquit. Elle resta propriété de la famille Richou jusqu'en 1976, date à laquelle elle fut rachetée par un assureur, M. Lépicier, qui la restaura entièrement. Elle changea ensuite plusieurs fois de propriétaires qui surent la conserver en un parfait état.



### 16 - Les Grandes Héraudières

La closerie des Héraudières se compose de plusieurs maisons avec chambres basses, cellier et pressoir ainsi que d'un vignoble de plus de quatre hectares. Dans le cellier se trouvent encore les crochets où l'on suspendait les barriques avec des chaînes. Le balancement des barriques était sensé bonifier le vin ; on avait en effet remarqué que le vin était meilleur après un transport par bateau. À la Révolution, les Grandes Héraudières appartenaient au Sieur Cheguillaume, qui s'était beaucoup intéressé à la vente des biens nationaux de Saint-Barthélemy entre 1791 et 1795. En 1814, c'est un brasseur angevin, M. Guillin qui en est propriétaire. Ensuite, les bâtiments se partageront entre plusieurs propriétaires et feront l'objet de transformations ou d'extensions tout en conservant cette apparence de demeures anciennes. Jean Dauchez rachète le tout en 1937. Ce dernier, devenu à la suite de son beau-père, inspecteur d'assurances à Angers, continue d'exploiter le vignoble de la Jaudette. Mais à cette date il n'y avait déjà plus de vigne dans le clos des Héraudières et il laisse les terres en herbages qu'il loue à un fermier de Trélazé. En 1958 il revend maisons et terres en plusieurs lots. Appartenant aujourd'hui à différents propriétaires, les Héraudières sont devenues des maisons de ville.



## 17 - La Marmitière

Le château est une réalisation du XVII<sup>ème</sup> siècle, remaniée aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, avec bas-côtés, chapelle, cour d'honneur omée d'un boulingrin. La cour est fermée d'un côté par une très belle douve en demi-cercle que l'on franchit par un pont. Face au château on retrouve les dépendances tout aussi importantes et présentant les mêmes qualités de construction.

L'abbaye de Savigny s'établit ici dès la fin du XII<sup>ème</sup> siècle pour y produire du vin qui ne peut être fait en Normandie. Pour la même raison, l'évêque de Saint-Malo s'installera non loin de là. Les moines conservent le domaine jusqu'en 1569 pour le céder à Pierre de Lespinière, un avocat angevin.

Appartenant toujours à la même famille, pendant la Révolution, le château est habité par François Mellon de Caqueray. S'étant engagé dans l'armée des Princes, il dut émigrer et se fixer à Londres où il passera plus de 7 années de sa vie. Son épouse née Lechat de Vernée resta en France et continua d'habiter la Marmitière pour éviter sa confiscation.

Après ces événements, la propriété est vendue en 1807 à M. Bellanger. Cette famille agrandira considérablement le château et ses dépendances pour lui donner son apparence actuelle. Après le docteur Mirault, éminent ophtalmologue, Elie Charil de Ruillé, conseiller à la cour d'Angers, l'occupera. Il y meurt en 1915 et ses héritiers vendent en 1924 à un américain, Robert Edward Mac Donald. Arrivé en France à 22 ans comme volontaire avec le 1<sup>er</sup> contingent du Général Pershing. Participant à la bataille de Château-Thierry, il est gazé et atteint de la tuberculose. Il rencontre Mademoiselle Jacqueline Monden de Genevraye (nièce de Charil de Ruillé), infirmière aux armées, avec laquelle il se marie. Tous les deux sont morts de la tuberculose la même année et ont été inhumés dans la chapelle. La propriété est louée en 1939 au Comte de Nalèche par les 3 filles de M. Mac Donald. Une guerre chasse l'autre, la location est interrompue par l'occupation allemande. La Marmitière qui jouxte la base de la Kriegsmarine, établie à Pignerolle, devient alors une maison de repos pour les officiers allemands. La propriété sera rendue très endommagée.

Enfin, en 1950, le château fut vendu à l'Association pour la Sauvegarde de l'Enfance. En 1953 a été ouvert le centre éducatif et professionnel à la Marmitière qui depuis plus de 50 ans, accueille des jeunes, en rupture et en difficulté dans leur socialisation. La création du centre éducatif et professionnel à la Marmitière correspondait au développement d'un nouveau type d'établissement éducatif, très différent des anciennes structures fermées, développées depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle (colonies pénitentiaires agricoles, maisons de correction). La mission du CEP de la Marmitière est une mission éducative. Elle peut se résumer en terme d'accueil, de protection, d'éducation, de formation scolaire et professionnelle.

## 18 - La Villa des Roses

La Villa des Roses a été édifiée en 1902 par Auguste Gillot, un marchand de matériaux originaire de Briollay. Il avait sans doute voulu en faire la vitrine de son activité commerciale en la dotant de nombreux appareillages de pierre, briques et tuffeaux ouvragés. Elle présente les caractéristiques des maisons de maître construites en retrait de la rue. C'est aussi une maison de vigneron avec sa cave à peine enterrée et le logement au-dessus où l'on accède par un perron. À son arrivée à Saint-Barthélemy, Auguste Gillot avait aussi acheté plusieurs quartiers de vigne entre l'Oisonnière et la Mauricerie, ainsi qu'un pressoir.

Au décès de M. Gillot en 1920, c'est Joseph Henri Boré, ancien boucher chevillard de la région parisienne qui achète maison et vignes ainsi que le pré situé à côté, où sera construite plus tard la Poste. La villa a été louée dans les années 50 au docteur Brénot, le premier médecin à s'être installé à Saint-Barthélemy. La villa reste dans la famille Boré jusqu'en 1970, date à laquelle elle est vendue aux Raveneau. Le bâtiment est en très mauvais état et les nouveaux propriétaires vont entreprendre et poursuivre pendant 30 ans sa réhabilitation et sa modernisation.

La Villa des Roses, qui a changé à nouveau de propriétaires en 1999, a heureusement été épargnée par les transformations du centre ville.



Le bâtiment est en très mauvais état et les nouveaux propriétaires vont entreprendre et poursuivre pendant 30 ans sa réhabilitation et sa modernisation.

La Villa des Roses, qui a changé à nouveau de propriétaires en 1999, a heureusement été épargnée par les transformations du centre ville.

## Lexique



**Acrotère** : Muret en couronnement devant les chéneaux d'une toiture-terrasse, recevant souvent un motif ornemental (statues ou vases).

**Appareillage** : Manière d'agencer ou d'assembler des matériaux sur une façade.

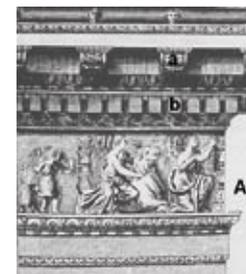
**Attique** : Partie supérieure d'un édifice, qui orne et dissimule le toit. Dernier étage permettant le couronnement horizontal et décoratif d'un édifice.



**Chapiteau** : Partie supérieure d'une colonne, formant un épanouissement au dessus du fût. Désigne souvent le type d'architecture.

**Coyau** : Petit chevron oblique adoucissant la pente dans la partie basse d'un toit.

**Denticule (b)** : ornement de section carrée d'une corniche, rappelant une dent.



**Entablement (A)** : Couronnement horizontal plus ou moins ouvragé d'une ordonnance d'architecture, avec corniches, frises, modillons, denticules...

**Modillon (a)** : Petit support de forme quelconque, élément de décoration placé sous une corniche.

**Meneau** : Maçonnerie étroite ou menuiserie qui divise une baie en plusieurs compartiments.

**Potager** : Sorte de fourneau rudimentaire en maçonnerie percé d'orifices dans lesquels on mettait des braises pour réchauffer les plats.



## *Saint-Barthélemy-d'Anjou, contexte historique*

Ce guide vous propose de parcourir à pied, à vélo ou en voiture, les rues et la campagne de Saint-Barthélemy-d'Anjou et d'y découvrir, par la contemplation, des demeures anciennes, qui témoignent de la longue et riche histoire de la commune.

Les environs d'Angers sont couverts jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle d'une immense forêt s'étendant le long de la vallée de la Loire et de l'Authion jusqu'aux vallées du Loir et de la Sarthe. À l'emplacement de la commune, en forêt de Verrière, les lieux-dits « Venaiserie », « Levrauderie » rappellent que les comtes d'Anjou avaient ici leurs rendez-vous de chasse.

Quand la forêt fut peu à peu défrichée, on planta surtout de la vigne, « cette terre neuve, donnée à vil prix, fut trouvée très propre à produire dans les premiers temps et en quantité d'excellents vins blancs ». Les établissements religieux sont à l'origine de cet essor et plusieurs abbayes vinrent s'y installer : Fontevraud, Chaloché, Toussaint ou d'autres plus lointains comme Savigny et aussi l'évêque de Saint-Malo.

Plus tard, ces vignes, divisées en de nombreuses parcelles, furent achetées par des notables, ou bourgeois d'Angers, qui y construisirent leur maison de maître.

Aujourd'hui, Saint-Barthélemy apparaît comme la banlieue d'Angers avec ses nombreux immeubles et ses lotissements pavillonnaires, mais on y trouve encore de nombreux témoignages de son lointain passé.

C'est cette découverte qui vous est proposée au cours de deux circuits d'environ huit kilomètres. Au nord de la commune, on trouve encore quelques grandes demeures, rappelant des temps plus anciens, alors qu'au sud, de nombreuses maisons de vigneron ont conservé leur élégance architecturale d'autrefois.

---

### *Sources et Bibliographie*

Archives municipales de Saint-Barthélemy-d'Anjou.

Archives municipales de Trélazé.

Archives Départementales de Maine-et-Loire.

*Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*, Célestin Port, 1874, 1965, 2004.

*Manoirs et gentilshommes d'Anjou*, André Sarazin, 1965.

*Pierres qui meurent en Anjou*, André Sarazin, 1971.

*Saint-Barthélemy-d'Anjou, entre vigne et ardoise*, Jean-Luc Coifard, 1983.

---

### *Remerciements*

La municipalité remercie les propriétaires des maisons de lui avoir permis de réaliser ce parcours et de l'avoir autorisée à photographier leur propriété pour l'édition de ce guide.

Un remerciement tout particulier à Daniel Gruau, auteur des recherches historiques et des textes de cette publication, sans lequel ce projet n'aurait pas vu le jour.

En espérant que chaque Bartholoméen puisse profiter de ces Journées du Patrimoine pour connaître et découvrir avec plaisir un peu plus du territoire et de l'histoire de sa commune.

*Août 2008*